Mardi 21 février 2017 – 11 h 21 [GMT + 1]

NUMERO 627

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

L'âge de la déraison

par Nathalie Jaudel

Dans un article précédent (1), j'émettais l'hypothèse que le siècle commençant se caractérisait par une généralisation des mises en continuité des grands binaires symboliques qui organisaient notre monde — *via* l'indistinction, l'effacement des frontières, l'absence de séparation, le floutage des différences, les degrés variables d'hybridation. Parmi ces nombreux signes, l'effacement de la frontière entre le *vrai* et le *faux* a retenu ces derniers temps une attention spéciale. Le prestigieux *Oxford Dictionary* n'a-t-il pas déclaré terme « *post-truth* » — *post-vérité* — mot de l'année 2016 ? À chaque extrémité du spectre, la distinction entre vrai et faux subsiste bien. Mais entre les deux émerge une noria de gradations qui les rend difficiles à distinguer, voire parfois interchangeables — comme si leur différence elle-même avait perdu sa pertinence dans la majorité des cas ou pour la majorité des observateurs.

L'année qui a vu se produire, à la surprise générale et dans une atmosphère de flambée de fausses informations et de haine, tant le vote en faveur de la sortie du Royaume-Uni de l'Union Européenne que l'élection de Donald Trump à la Maison Blanche a été marquée par une prise de conscience : celle de la disparition progressive d'un des fondements majeurs du binaire vrai/faux — soit la séparation entre le fait objectif et l'opinion. Issue de la conjonction de l'individualisme de masse, du néolibéralisme et de la saisie contemporaine de la réalité par l'imaginaire continu plutôt que par la discontinuité symbolique, elle témoigne de la victoire des affects sur l'opinion fondée en raison. Posons d'ores et déjà l'hypothèse que la force à l'origine de cette victoire a un nom, la pulsion, et qu'elle témoigne, bien plus que d'un relatif écrasement du *concept* par le *percept*, de l'émergence du corps affecté comme seul critère fiable de véracité.

Quand la vérité devient affaire de croyance personnelle

Dix ans avant la vague de la *post-truth*, Stephen Colbert, un humoriste américain, avait créé en 2005 un néologisme qui fut déclaré mot de l'année dès l'année suivante par le dictionnaire *Merriam-Webster* : *truthiness*, que l'on peut traduire par *véritude*. Il désigne la qualité de ce qui semble subjectivement vrai, de façon intuitive, de ce qui « a l'air vrai », sans tenir compte des faits, des preuves, de la logique ou de la réflexion — « *Je* crois que c'est vrai », bien plus que « Je *crois* que c'est vrai ».

C'est le même penchant qui est épinglé dans le terme de post-vérité. La définition qu'en donne l'*Oxford Dictionary* est en effet la suivante : « Un état dans lequel les faits objectifs ont moins d'influence dans la formation de l'opinion publique que l'appel à l'émotion ou à la croyance personnelle ».

Le monde où règnent la véritude et la post-vérité n'est donc pas seulement un monde dans lequel le mensonge à des fins politiques ou idéologiques serait plus répandu qu'auparavant — un commentateur a pu soutenir à bon droit que parler d'ère de la post-vérité supposait une *ère de la vérité* qui n'avait jamais existé. L'usage du mensonge en politique est immémorial, tout comme l'usage idéologique de la science, de l'astronomie à la génétique, en passant par l'eugénisme, la phrénologie etc. Mais le terme de post-vérité fait signe, à mon sens, de *l'âge de la déraison*, soit un monde dans lequel l'ignorance devient une vertu et la vérité affaire de *croyance personnelle*. Un monde dans lequel la certitude ne repose plus sur le savoir ou le raisonnement. C'est un monde dans lequel diverses néo-réalités entrent en concurrence, à charge pour l'individu-consommateur de faire ses emplettes et de choisir sa préférée parmi la somme de toutes les vérités possibles. Va-t-il choisir celle dont le coût d'opportunité est le plus faible en termes de remise en cause de ses préjugés ? Celle qui lui procure le meilleur rapport qualité/prix en termes de quantité d'excitation reçue ? Celle qui lui sied le mieux au teint ? Offre et demande explosent. L'indifférenciation entre vrai et faux en sort renforcée.

Nous sommes passés d'un temps où chacun avait le droit à sa propre opinion mais pas à ses propres faits à un temps où les faits ne sont plus distincts des opinions et où toute vérité, même celle qui porte sur les faits, devient le résultat d'une décision personnelle arbitraire — qui prend ses racines dans le corps.

Le triomphe de l'éprouvé

Dans le débat contemporain autour de la question de la vérité, émerge donc une version tout à fait spécifique de la question millénaire du dualisme corps/esprit. Donald Trump n'en est pas l'inventeur, mais lui-même et ses collaborateurs la portent à un point d'incandescence. Elle emporte non seulement la subversion de la distinction freudienne entre contenu manifeste (ce qui se dit) et contenu latent (ce qui se lit dans ce qui se dit), mais encore et surtout un ravalement radical de la pensée au profit du corps. On est bien au-delà d'une appréhension imaginaire du monde qui se caractériserait par la prévalence du percept sur le concept. Car ce n'est pas seulement de perception qu'il s'agit, mais d'*épreuve* (2), c'est-à-dire de preuve par et dans le corps, qui n'est pas sans évoquer l'ordalie. Appelons-la : *triomphe de l'éprouvé.*

Nulle n'a mieux dit peut-être ce régime nouveau de capture de la vérité que la conseillère de Donald Trump, Kellyanne Conway, dans les jours précédant l'intronisation. Interrogée par un journaliste de CNN à propos des critiques adressées au Président-élu pour avoir moqué, en l'imitant, un journaliste handicapé au cours de sa campagne — séquence filmée, indiscutable, maintes fois diffusée — elle a déclaré : « Pourquoi donc vous sentez vous obligé de prendre au mot tout ce que dit le Président ? […] Vous ne pouvez pas lui accorder le bénéfice du doute, lorsqu'il vous dit ce qu'il y a dans son cœur ? Vous vous référez toujours aux mots qui sortent de sa bouche, plutôt que de regarder ce qu'il y a dans son cœur. » (3)

La *vérification à l'instinct* (*gut-checking*) prévaut sur tous les autres modes d'acquisition et de vérification des connaissances. Elle n'est pas sans évoquer l'art de la divination par la lecture du foie et des viscères d'animaux pratiqué au cours des sacrifices grecs — soit une forme individualiste d'hépatomancie qui fait de chacun un devin, lecteur de ses propres entrailles.

Force est de constater, dans ces conditions, que le diagnostic posé par Laura Ducan dans un article de *Teen Vogue* de décembre 2016 qui eut un retentissement considérable sur les réseaux sociaux, n'attrape qu'en partie ce qui est entrain de se jouer. Il était titré : « *Donald Trump is* gaslighting *America* ». *To gaslight* : le verbe difficilement traduisible. Il renvoie à une pièce de théâtre britannique de 1938, *Gaslight*, dont George Cukor tirera un film : *Hantise*. Afin de retrouver les bijoux de la femme qu'il a assassinée, un homme épouse la nièce de celle-ci et emménage avec elle dans l'immeuble où le crime a été commis. Toutes les nuits, il monte dans l'appartement de sa victime, afin d'y chercher ses bijoux, causant une baisse inexplicable de l'intensité des lampes à gaz dans l'appartement qu'il occupe avec son épouse. Affirmant à cette dernière que la baisse de la luminosité et les craquements du parquet qu'elle entend n'existent que dans son imagination, dissimulant des objets pour lui faire croire qu'elle est kleptomane, il la manipule jusqu'à lui faire questionner sa santé mentale.

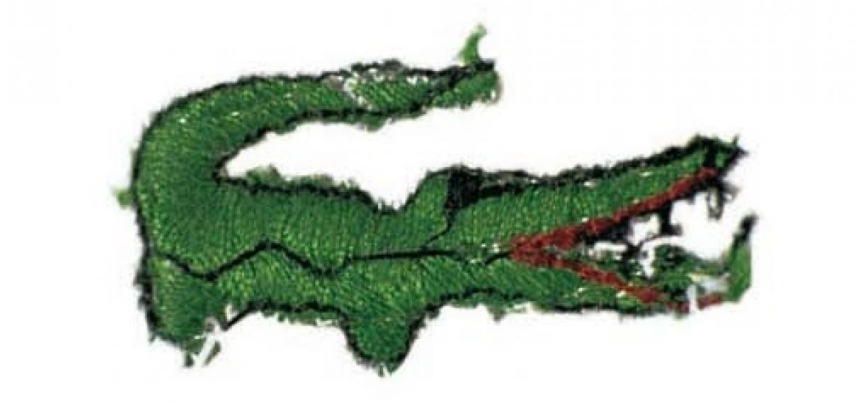
Accuser Trump de *gaslighter* l'Amérique, c'est donc laisser accroire que l'on serait en présence d'un manipulateur ou d'un escroc, un *con-man*, dont les Américains seraient les victimes. C'est prendre les gens pour des imbéciles — et nier l'existence de la pulsion.

Lorsque les mensonges sont qualifiés, sans sourire, d' « hyperboles véridiques » (4). Lorsque les manipulations les plus grossières sont baptisées « faits alternatifs ». Lorsque les partisans de Trump chantent « Hillary en taule ! », « Chopez-la par la chatte ! » ou « Construisons ce mur ! ». Lorsqu'ils choisissent d'accorder foi aux mensonges les plus absurdes — rappelons-nous le *Pizzagate* ou la prétention d'avoir bénéficié d'un raz-de-marée populaire de celui qui a obtenu près de 3 millions de voix de moins que son adversaire — à une époque où jamais l'accès à l'information et à la possibilité de sa vérification n'ont été aussi faciles. Lorsqu'ils font le choix de traiter les faits comme des opinions et de prétendre que leurs opinions infondées et ultra-minoritaires ont non seulement le même droit d'être soutenues que les faits les mieux établis scientifiquement, mais encore la même valeur, que nous disent-ils ? Que la leçon de Freud dans le *Malaise*, écrit il y a maintenant près de cent ans, vaut toujours : la civilisation impose à chacun de ses membres des renonciations à la satisfaction de leurs pulsions qui impliquent un ressentiment profond à son égard. Et pour peu que vienne le leader qui, incarnant la férocité de la loi surmoïque qui clame à chacun de nous : « Jouis ! », les digues qui retenaient les flots de haine ne sont pas longues à céder, nous précipitant dans l'« âge du vitriol » (5).

L'immense succès des *infaux* se mesure à leur victoire sur les nouvelles véritables, que ce soit en termes de nombre de partages sur les réseaux sociaux ou de rôle dans la formation des opinions ; à l'absence de portée des démentis ; à l'ironie que suscite la vérification des informations, reléguée au statut de discipline *has been* propre à ne convaincre que les raisonneurs — « nous n'allons pas nous laisser dicter notre campagne par les vérificateurs de faits (*fact-checkers*) » déclarait ainsi un sondeur travaillant pour Mitt Romney, en 2012. Ce n'est pas une question de percept, de perception fausse ou manipulée. Ce n'est pas une question de degré d'éducation, pas même une question d'influençabilité. C'est une question d' *affect*, au sens de ce qui meut un corps vivant, de ce qu'il se découvre éprouver.

L'usage qui peut à cette fin être fait de l'image, avec la puissance de percussion qui la caractérise, est résumé de façon abrupte par le principal dirigeant des suprématistes blancs, Richard Spencer. Celui qu'on a vu saluer la victoire de Trump d'une série de « Hail », le décrit ainsi : « "Nous vivons dans un âge post-lettré". A l'ère des Lumières, on étayait ses arguments grâce aux livres — tout était médiatisé par l'écrit. Nous sommes de retour aux pré-Lumières. Les gens ne lisaient pas la Bible alors ; ils la regardaient. Un *mème* (6) astucieux peut utiliser un bout de texte, mais c'est essentiellement une image ou une vidéo qui s'adresse aux émotions des gens, "comme un hiéroglyphe ou un vitrail". Plus il s'empare d'eux, mieux c'est. » (7)

D'où se déduit qu'en leur fond, véritude et post-vérité ne sont pas du registre de l'imaginaire, de la fiction. Elles sont du registre de la pulsion, c'est-à-dire du réel —qu'elle s'incarne dans la colère, la rage, la férocité ou la haine. Celui qui mobilise le plus les pulsions, celui qui produit le maximum d'excitation a raison.



La post-vérité est fille de l'Autre qui n'existe pas

Nous sommes en train de vivre le remplacement d'un monde où régnaient les ensembles fermés, les institutions et la hiérarchie — un monde qui pivotait autour de l'existence d'un Autre garant de sa solidité et de sa consistance, un monde où régnait l'Un ordinal, par un monde très différent où l'Autre de la garantie, l'Autre de l'autorité, l'Autre comme source de vérité s'est fissuré. Presque sans nous en apercevoir, nous sommes entrés dans le monde de l'Autre qui n'existe pas — et la post-vérité s'en déduit.

En parlant « comme au hasard », en opposant un nouveau mensonge à un mensonge précédent, en contestant des faits établis, en soutenant *mordicus* des contre-vérités manifestes, en niant des propos qu'il a tenus par écrit ou qui ont été filmés, en réfutant toute nécessité de logique interne à son discours, Donald Trump « nous entraîne dans un monde où les faits n'ont pas de poids, sont instables et éphémères, et d'où toute relation de causalité a disparu » (8). Une de ses représentantes a déclaré qu'« il n'y a plus, malheureusement, de faits » (9). Il a même été soutenu que, grâce à Steve Bannon, il avait adopté le concept de guerre non-linéaire (hybride) de l'information élaboré par Vladimir Surkov au profit de Valdimir Poutine. Le réalisateur britannique Adam Curtis le décrit ainsi : il ne s'agit pas de gagner un conflit, mais de créer un état constant de déstabilisation des perceptions de sorte à ce que personne ne sache jamais ce qui se passe, en vue de gérer et contrôler. À cette fin, Surkov a soutenu des groupes néo-nazis, des militants des droits de l'homme, voire des partis d'opposition — tout en le faisant savoir — s'assurant ainsi que plus personne ne sache ce qui était vrai ou faux. Les reportages des journaux d'information télévisés russes sont remplis d'acteurs déguisés. C'est une stratégie de

pouvoir où plus rien n'a de contours définis ; les formes sont insaisissables et changent sans arrêt, de telle sorte que l'opposition est maintenue dans un état de confusion constante (10). Nul besoin d'interdire l'opposition ou de museler la presse : la stratégie consiste à discréditer tant le savoir et les faits que les institutions intermédiaires qui les diffusent — les journalistes malhonnêtes, les politiciens corrompus, les scientifiques qui seraient au service d'une idéologie. Détruisant la confiance, faisant fonds sur le cynisme, elle renforce chez chacun la certitude qu'il est à soi-même sa propre boussole, et l'invite à chercher dans n'importe quelle théorie conspirationniste la preuve qui renforcera à la fois sa défiance à l'égard des autorités et sa confiance dans son jugement viscéral.

Plus qu'à une montée générale de l'incroyance, il me semble qu'on assiste au remplacement d'un type de croyance par un autre : là où décline la croyance dans des institutions qui représentaient jadis une certaine forme de garantie et d'autorité, là où la science n'apparaît plus comme le seul discours qui puisse donner des certitudes, grandit celle du « *Je* crois », du *credo*. La disparition de l'Autre de la garantie suscite une méfiance généralisée qui a pour revers une crédulité aussi cacophonique que sans limites. On assiste ainsi à une résurgence de la pensée magique et irrationnelle — n'a-t-il pas été soutenu que les conséquences prévisibles du changement climatique étaient impossibles, puisque dieu a annoncé à Noé qu'il n'inonderait plus jamais la Terre (11) ?

Conclusion

Lorsque Trump déclare devant la CIA, à propos de la foule venue écouter son discours d'investiture, que « ça ressemblait — honnêtement, ça ressemblait à un million et demi de personnes », il fait prévaloir son impression personnelle sur toute preuve possible et invite chacun, ce faisant, à en faire autant. Il en va de même quand Sean Spicer, son porte-parole, déclare à la presse, au mépris des faits établis, que la fraude électorale massive est une croyance que le Président possède depuis longtemps (*long-standing belief*). La croyance, la foi, l'impression personnelle priment (*trump* (!)) sur le savoir. Le solipsisme intellectuel remplace la discussion argumentée. L'*expérience* (au sens d'expérimenter) prend le pas sur l'*enseignement*.

La civilisation américaine vient d'inventer le remède au déboussolage (12) généralisé qui a suivi l'évaporation de l'Autre de la hiérarchie et de la garantie : l'individu boussole de soi-même, l'individu à qui ses perceptions et ses entrailles servent de seul radar. À cet individu-là, nul savoir, nul enseignement, nul fait, nul démenti, nulle preuve ne manqueront jamais. Pour cet hybride monstrueux de l'égalitarisme démocratique et de la mise en équivalence néolibérale de toute chose avec toute autre, nulle correction d'erreur ne vaut, nulle rectification factuelle n'importe. Seule source du Vrai, il croit régner au cœur de son univers comme un pilote en son navire, aveugle et sourd à la raison, à la parole comme au langage, sans s'apercevoir que ses émotions, ses affects, ses perceptions sont autant de forces au service du marché et de tous ceux dont la boussole donne obstinément le seul Nord magnétique qui continue à valoir — le profit.

1 : Nathalie Jaudel, « Les enragés du symbolique », *Lacan Quotidien*, n° 551
2 : Éric Laurent, « François Wahl sans "*storytelling*" », *Lacan Quotidien*, n° 425.
3 : Interview par Chris Cuomo, « News Day », *CNN*, 9 janvier 2017.
4 : Alice Delarue, « Trump, son spin doctor et l'hyperbole véridique », *Lacan Quotidien*, n° 610.
5 : Edward Luce, « The Age of Vitriol », *Financial Times*, 4 novembre 2016.
6 : Très employé aux Etats-Unis, le terme de mème, forgé par Richard Dawkins, désigne les éléments culturels qui se répliquent par imitation dans une société donnée — soit un signe dégradé dont la principale caractéristique est sa susceptibilité à être copié. Le terme en est venu à désigner les images et les vidéos diffusées massivement sur Internet.
7 : Edward Luce, « The Age of Vitriol », *op. cit.*
8 : Ned Resnikoff, « Trump's lies have a purpose. They are an assault on democracy », *Medium*, 28 novembre 2016.
9 : Scottie Nell Hugues au Diane Rehm Show, *Washington American University Radio*, 2 décembre 2016.
10 : Adam Curtis, « *Non-linear warfare : A new system of political control* », court-métrage, 2015, disponible sur internet.
11 : Cette citation de la genèse a été employée en mars 2009 par un membre républicain du Congrès américain, John Shimkus, à l'occasion d'une réunion d'un sous-comité sur le changement climatique.
12 : Jacques-Alain Miller, « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005.

****

Français juifs, Les enfants de Marianne, un film de Coralie Miller

par Guy Briole

*Ce film fut diffusé pour la première fois le 13 février 2017 sur France 3 *.*

Dans son film, Coralie Miller nous invite à la suivre à la rencontre de femmes et d'hommes, de générations différentes et dont les histoires, ou celles de leurs familles, sont elles aussi très diverses. Ces personnes ont quelques points en commun : tous vivent en France, sont français et juifs. Nous l'écrivons dans cet ordre, ce sont leurs propos qui nous y invitent. Juifs, ils le sont et de répondre à des questions sur leur judéité n'est pas surprenant pour eux ; ils savent s'orienter dans ce rapport aux autres et décoder instantanément la forme grammaticale du *N'allez surtout pas croire*… Mais, les soubresauts d'une violence inouïe qui ont, ces dernières années, meurtri le pays — la France — où ils vivent, la prévalence donnée à la stigmatisation du religieux, l'itération du *retour en première ligne* — indice d'une imputation *a priori* aux juifs du profond malaise qui peut toucher un pays — fait réapparaître une interpellation à la fois violente et lancinante à laquelle les juifs qui vivent en France devraient répondre : êtes-vous juifs ou français ? Poser la question dans cet ordre dénote déjà le préjugé qu'elle contient.

Dans son commentaire, qui fait le fil conducteur de son film, Coralie Miller insiste sur la conjonction du retour de l'antisémitisme, de l'obsession identitaire, de la remise en cause de la mixité aux multiples contours, de l'abaissement du civisme, pour faire ressortir des signes de ce qui revient d'un passé et qui reste la marque de Vichy, de la trahison de tout un peuple ; une plaie jamais refermée avec sa sombre résonance : *Et si ça recommençait* ?

Néanmoins, c'est l'autre face qui s'impose avec un attachement très fort à la culture française, à cette langue qui est la leur et qui fait vibrer ce qui est au plus intime de leur chair, aux valeurs de la République, à son Histoire dont ils sont les héritiers et pour la construction de laquelle, avant eux, des générations ont œuvré — souvent au prix de leur vie.

Alors, comment se définir et pouvoir dire ce qu'est une identité, la sienne. Y aurait-il une priorité religieuse, communautaire, citoyenne qui permettrait de mieux la cerner ? L'identité, qui se saisit du croisement de différents modes de discours, est ce qui fait la continuité d'un être dans le groupe où il évolue et ce qui le détermine dans ce qu'il a de plus singulier. C'est ce qui se perçoit dans cette affirmation : « J'ai le sentiment historique d'une continuité. »

Juifs ashkénazes venant d'Allemagne et d'Europe de l'Est, juifs séfarades provenant d'Afrique du Nord, mais aussi d'autres pays latins d'Europe, sans oublier la Grèce, la Turquie et d'autres pays du Moyen-Orient, tous se vivent avant tout comme français, c'est ce point d'identité qui est là d'évidence tant, d'une certaine manière, « être juif, c'est forcément venir d'ailleurs » dit Coralie Miller. C'est aussi être héritier de l'histoire du peuple juif et de la Shoah qui se marque pour chacun d'une résonnance à nulle autre comparable.

Néanmoins, aucun ne veut être réduit à un trait, à une appartenance ; toute identité étant composite. Français et juif, deux appartenances indissociables qui dialoguent ensemble et, comme cela est dit dans le film, ne marquent pas une rupture, mais un alliage lequel, en tant que tel, est plus fort que l'un ou l'autre qui le compose, séparément. Il faudrait pouvoir « restaurer ce creuset » qui ferait que le multiculturalisme de la France redevienne ce qui en fait sa force.

Le film est aussi riche de bien d'autres points que nous n'avons pas abordés et qui sont dits avec force par les participants invités à parler. Ce ne sont pas vraiment des témoignages, mais bien plus une *transmission* par des récits qui s'entrecroisent, se répondent, se mêlent, partent de points, de lieux, de moments que rien ne destinait à être là rassemblés ; de simples énoncés dont la force se loge dans une authenticité droite, un *c'est ainsi*. C'est tout le tact et la subtilité de Coralie Miller de recueillir ces paroles et d'en saisir l'intelligence vive ; pas d'insistance à vouloir démontrer pour convaincre. Ce n'est pas à argumenter, c'est *à dire*. D'ailleurs, quoi de plus clair, de plus vif que ce « Je suis français, tout simplement ! »

**Émission visible en replay sur France pluzz, à retrouver* ici

Prochaine diffusion sur la chaine Toute l'Histoire *: 22 février à 22H40 et 24 février à 8H41. Actuellement disponible sur YouTube.*

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture
anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe
édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :
Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.